



HAL
open science

La question raciale sur le littoral de Los Angeles (années 1920-années 1970)

Elsa Devienne

► To cite this version:

Elsa Devienne. La question raciale sur le littoral de Los Angeles (années 1920-années 1970). Vingtième siècle. Revue d'histoire, 2016, Les gauches et les colonies, 131, pp.109-124. 10.3917/ving.131.0109 . hal-01640345

HAL Id: hal-01640345

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-01640345>

Submitted on 5 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La question raciale sur le littoral de Los Angeles (années 1920-années 1970)

Elsa Devienne

Aux marges de la ville, et en partie hors du regard des autorités, la plage états-unienne a été le lieu de formes à la fois subtiles et violentes de ségrégation, touchant les corps nus des baigneurs et participant à la racialisation de l'espace urbain. Elle a aussi été, entre 1920 et 1970, l'objet d'une revendication longtemps ignorée des historiens, celle d'un véritable « droit à la plage » par les minorités noires et latinos.

Pendant plusieurs décennies, les historiens spécialistes de la ségrégation raciale et de son démantèlement dans l'Amérique du 20^e siècle se sont focalisés sur les domaines du logement, de l'école et des transports publics. La question de la ségrégation dans le cadre des loisirs, longtemps négligée car considérée comme moins importante, a depuis quelques années fait l'objet d'un certain nombre de publications qui, prises dans leur ensemble, offrent un tableau contrasté de l'imposition des barrières raciales dans des lieux aussi divers que les piscines, les *dance-halls*, les bowlings ou les parcs d'attractions¹. La principale conclusion

que l'on peut tirer de ces études est que les loisirs suscitent des formes d'hostilité et de violence à l'égard des minorités plus intenses et plus systématiques que dans n'importe quel autre cadre de la vie quotidienne. Les plages ne font pas exception. De la côte Est aux plages de l'Ouest et du Sud, sans oublier les bords des grands lacs du Midwest, les Afro-Américains, mais aussi les Mexicains-Américains et les Asiatiques sont généralement cantonnés à une portion de plage restreinte, souvent isolée et polluée, ou bien sont tout bonnement exclus des rivages. Dans l'après-guerre, les *swim-ins* organisés par des baigneurs noirs suscitent des réactions d'une grande violence, notamment dans le Sud du pays².

Cet article s'inscrit dans la lignée de ces études, qui postulent la centralité des loisirs dans la construction des identités raciales et le maintien du système ségrégationniste, dit Jim Crow³. L'imposition de la ségrégation raciale

(1) Voir en particulier Jeff Wiltse, *Contested Waters : A Social History of Swimming Pools in America*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2007 ; Andrew J. Diamond, *Mean Streets : Chicago Youths and the Everyday Struggle for Empowerment in the Multiracial City, 1908-1969*, Berkeley, University of California Press, 2009 ; Victoria W. Wolcott, *Race, Riots, and Roller Coasters : The Struggle over Segregated Recreation in America*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2012 ; Andrew A. Kahrl, *The Land Was Ours : African American Beaches from Jim Crow to the Sunbelt South*, Cambridge, University of Harvard Press, 2012.

(2) Voir, par exemple, sur l'émeute sanglante de Biloxi Beach, James Patterson Smith, « Local Leadership, the Biloxi Beach Riot, and the Origins of the Civil Rights Movement on the Mississippi Gulf Coast, 1959-1964 », in Samuel Hyde (dir.), *Sunbelt Revolution : The Historical Progression of the Civil Rights Struggle in the Gulf South, 1866-2000*, Gainesville, University Press of Florida, 2003, p. 210-230. Le terme *swim-in* vient de celui, plus répandu, de « *sit-in* » et désigne une forme de protestation contre la ségrégation des plages, des lacs ou des piscines. Un groupe de militants se rend sur une plage ségréguée afin de s'y baigner et, ainsi, de revendiquer leur droit d'accès à cet espace.

(3) Jim Crow est le nom d'un personnage et d'une danse interprétés dans les années 1830 par le chanteur blanc Thomas D. Rice, grîmé en noir. Plus tard, le terme en vient à désigner de manière péjorative les Noirs, puis le système ségrégationniste mis en place à la fin du 19^e siècle.

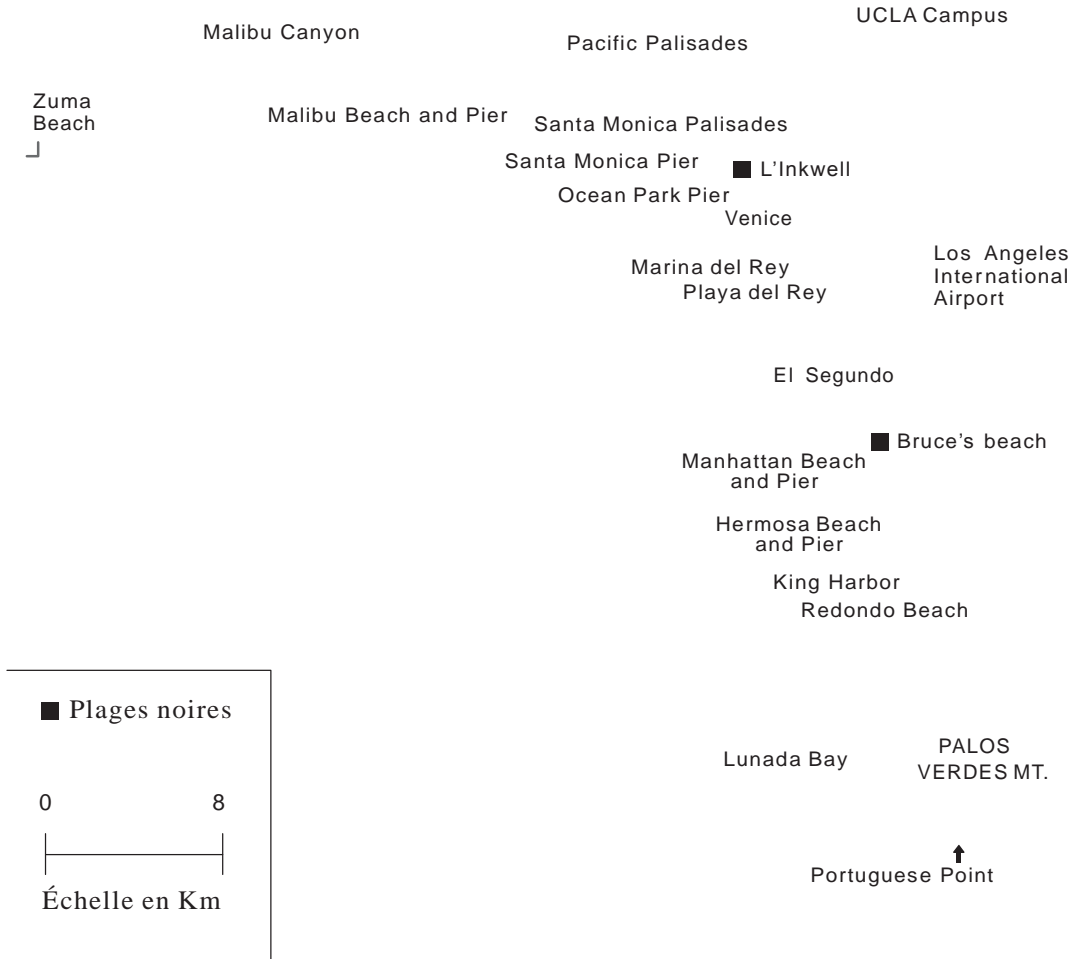
des corps dans l'espace public apparaît dans le Sud des États-Unis à la fin du 19^e siècle sous la forme de règlements locaux et se voit entérinée par la Cour suprême en 1896 dans l'arrêt *Plessy v. Ferguson*, qui déclare la séparation des races constitutionnelle tant que les infrastructures proposées sont de nature égale. C'est la doctrine du « *separate but equal* », qui ne sera démontée qu'en 1954 quand, dans l'arrêt *Brown v. Board of Education*, la Cour suprême reconnaît que la ségrégation des écoles publiques aboutit à un système fondamentalement inégalitaire et annule ainsi l'arrêt *Plessy*. Entre 1896 et 1954, la ségrégation raciale est donc constitutionnelle, mais elle ne s'applique pas de la même manière dans le Sud des États-Unis et dans le reste du pays : dans le Sud, la ségrégation est dite *de jure*, c'est-à-dire qu'elle est imposée par une série de lois, appelées lois Jim Crow ; dans l'Ouest, le Midwest et l'Est du pays, il s'agit d'une ségrégation *de facto*, qui n'a pas de fondation légale mais est pratiquée dans les faits. Depuis la fin des années 1990, les historiens du mouvement des droits civiques se sont intéressés à cette deuxième forme de ségrégation et, de manière générale, ont cherché à rompre avec le récit traditionnel du mouvement, focalisé uniquement sur le Sud, les grands leaders masculins, et la période 1954-1965, c'est-à-dire entre l'arrêt *Brown* et la loi de 1965 réaffirmant le droit de vote des Noirs. Il est désormais admis que la lutte pour les droits civiques commence bien avant les années 1950, dans le Sud mais aussi dans le reste du pays, et qu'elle est menée d'abord et avant tout à l'échelle locale par une multitude de femmes et d'hommes ordinaires¹.

Cet article propose de poursuivre cet effort vers une vision plus complexe de l'histoire de la lutte des Africains-Américains pour l'égalité au 20^e siècle. Il s'agit d'analyser l'évolution des formes de ségrégation spatiale, d'exclusion et de surveillance des minorités raciales sur les plages de Los Angeles, des années 1920 aux années 1970. Le choix du temps long permet à la fois de rompre avec une chronologie figée de l'histoire de la ségrégation et de son démantèlement et, en même temps, de rendre compte de la spécificité de l'histoire de la ville : les années 1920 correspondent à une période de croissance démographique rapide pour Los Angeles, la petite ville frontrière du 19^e siècle, qui atteint alors le million d'habitants, et à l'expansion de son tissu urbain vers l'océan. En d'autres termes, c'est durant cette période que Los Angeles devient une métropole littorale. Par ailleurs, poursuivre le récit jusque dans les années 1970 permet d'observer les conséquences des grandes lois des droits civiques des années 1960 sur les relations raciales, mais aussi de constater le bouleversement de ces dernières lorsque qu'arrive sur les plages un nombre croissant d'Angelinos non blancs, conséquence directe de la réforme de l'immigration de 1965. Observer cet espace un peu particulier sur une période longue permet donc de répondre de manière nuancée à la question suivante : que devient le régime Jim Crow à la plage ? Autrement dit, comment la séparation des corps et l'exclusion des minorités sont-elles imposées dans un lieu public, ouvert à tous, où les habitudes du quotidien, comme les habits, sont laissées de côté ?

(1) Voir par exemple Jacquelyn Dowd Hall, « The Long Civil Rights Movement and the Political Uses of the Past », *The Journal of American History*, 91 (4), mars 2005, p. 1233-1263 ; Jeanne Theoharis, « From the Stone the Builders Rejected : Towards a New Civil Rights Historiography », *Left History*, 12 (1), 2007, p. 103-110 ; Peniel E. Joseph, « The Black Power Movement : A State of the Field », *The Journal of American History*, 96 (3), décembre 2009, p. 751-776. Pour un

essai en français sur le rôle des femmes dans le Mouvement, voir Caroline Rolland-Diamond, « "I am a man !" L'engagement des femmes noires américaines dans le combat pour l'égalité et la justice dans les longues années 1960 », in Ludvine Bantigny, Fanny Bugnon et Fanny Gallot (dir.), *Le Genre de l'engagement dans les années 68*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, à paraître.

LES PLAGES DE LOS ANGELES



Les plages situées en bordure d'une grande ville constituent un terrain particulièrement riche pour observer les relations raciales. L'émeute de Chicago de 1919 ou encore celle de Detroit en 1943 ont toutes deux pour origine une altercation entre Blancs et Noirs qui a lieu sur le sable. La plage, dans le contexte urbain, est un espace sous tension. C'est un territoire vaste, situé en marge de la ville, et qui échappe en partie au regard des autorités, d'autant que

les règles régissant les comportements y sont généralement assouplies, voire suspendues. Par ailleurs, c'est un lieu qui autorise la semi-nudité et suscite par conséquent des peurs liées à l'interdit des relations sexuelles interraciales. Ces différents éléments font de la plage un lieu où les hiérarchies raciales qui existent en ville peuvent être temporairement remises en question ou, au contraire, reproduites et renforcées.

Le terrain est donc prometteur pour qui s'intéresse à la manière dont la ségrégation s'impose aux marges de l'espace public, mais il n'est pas simple à exploiter. En effet, les archives disponibles pour écrire une histoire des relations raciales sur la plage sont rares, et d'autant plus que les archives de la police ne sont pas accessibles à l'historien¹. Dans ces conditions, il faut consulter les sources habituelles de l'histoire sociale (presse locale², études sociologiques, mémoires de thèse et de master de géographie, etc.), mais également tirer partie des sources orales et photographiques. Si les photographies, qu'elles soient d'origine privée ou institutionnelle, présentent des défauts majeurs (on manque notamment d'informations quant à l'emplacement géographique et au contexte précis des clichés et il parvient parfois difficile de déterminer la couleur de peau des baigneurs), elles constituent toutefois l'un des rares indices à notre disposition pour déterminer le caractère racialement intégré ou non d'une foule de plage.

À ces difficultés s'ajoute le fait que la ségrégation raciale à Los Angeles prend des formes particulièrement complexes. D'une part, dès les années 1920, plusieurs groupes ethnoraciaux coexistent dans la région, ce qui implique des traitements différenciés sur les plages. Or, si la ségrégation des littoraux a fait l'objet d'analyses ponctuelles, elle reste encore relativement mal connue, en particulier en ce qui concerne l'Ouest des États-Unis, où la question raciale ne se pose pas seulement dans le cadre d'une binarité Blancs/Noirs, mais est complexifiée

par la présence d'autres groupes minoritaires. D'autre part, la ville de Los Angeles fait figure d'« environnement semi-libre³ » pour les minorités de la région : en l'absence de lois Jim Crow stipulant la séparation des races dans l'espace public, la ségrégation des lieux de loisirs est intermittente, imprévisible et inégale. Si les plages de la région sont officiellement intégrées dans la région à la suite d'un *swim-in* organisé en 1927, des frontières invisibles continuent d'exister sur le littoral jusque dans les années 1960. Comme on le verra, même dans les années 1970, alors que les plages de Los Angeles font figure de véritable *melting pot*, un baigneur blanc et un baigneur noir ne sont pas traités de la même manière par les autorités. Or, les historiens du Los Angeles noir ne sont contents d'étudier les formes de ségrégation sur le littoral jusque dans les années 1920, estimant sans doute qu'à partir des années 1930, ces dernières disparaissent progressivement⁴. Il n'en est pourtant rien : après la guerre, de multiples outils sont employés par les autorités et les baigneurs afin de perpétuer ou de détruire les barrières raciales sur le sable.

En relisant l'histoire des relations raciales dans la grande ville états-unienne depuis un point de vue original, la plage d'une métropole racialement diverse, notre objectif est donc de s'interroger sur les mécanismes spécifiques de l'exclusion raciale dans un espace marginal de la ville. En d'autres termes, il s'agit d'étudier les stratégies ségrégationnistes dans un espace-limite, où les procédés habituels ne peuvent pas s'appliquer, ainsi que les tactiques

(1) Aux États-Unis, il est rare que les archives de la police soient accessibles au public, en particulier pour le 20^e siècle. Nous avons notamment essayé d'obtenir l'accès aux archives de la police de Santa Monica mais celles-ci n'ont pas été conservées pour la période étudiée.

(2) Nous avons en particulier utilisé les journaux des petites villes littorales comme l'*Evening Outlook* de la ville de Santa Monica et les deux titres de la presse noire à Los Angeles : le *California Eagle* et le *Los Angeles Sentinel*.

(3) Douglas Flamming, *Bound for Freedom: Black Los Angeles in Jim Crow America*, Berkeley, University of California Press, 2006, p. 2.

(4) Alison Rose Jefferson, « African-American Leisure Space in Santa Monica », *Southern California Quarterly*, 91 (2), été 2009, p. 155-189 ; D. Flamming, *Bound for Freedom...*, *op. cit.*, p. 272-275 ; Sarah Elkind, *How Local Politics Shape Federal Policy: Business, Power, and the Environment in Twentieth-Century Los Angeles*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2011, p. 17-51.

de contournement déployées par les groupes minoritaires afin de faire valoir leur « droit à la plage¹ ».

L'exclusion des Noirs du littoral et l'émergence de « plages noires »

La question raciale sur les plages de la baie ne se pose pas immédiatement. Au tournant du siècle, la population blanche domine largement la région. Néanmoins, la croissance démographique spectaculaire de Los Angeles dans les années 1920, liée à la spéculation immobilière et au développement d'une agriculture intensive, s'accompagne de l'arrivée d'un nombre important de Noirs, de Mexicains, de Philippins et de Japonais. En 1930, la population non blanche de Los Angeles (si l'on y inclut les Mexicains) représente 14 % du total, soit une proportion extrêmement élevée à l'échelle du pays².

Dès les années 1910, la géographie raciale de la ville se fige entre un Eastside où vit la population non blanche et un Westside caractérisé par la présence majoritaire des Blancs. À l'exception de petites communautés afro-américaines et mexicaines-américaines sur la côte, notamment à Santa Monica, Venice et Manhattan Beach, les municipalités littorales sont très majoritairement blanches. Toutefois, les Angelinos de toutes les classes sociales sont extrêmement mobiles étant donné le fort taux d'équipement en voiture dans la région et l'existence d'un réseau de tramway électrique très étendu. Verna Williams, une jeune Afro-Américaine d'origine texane qui arrive à Los Angeles dans les années 1920, raconte

(1) Cette expression est adaptée de l'idée que développe Don Mitchell (« droit à la ville »), qui l'emprunte lui-même à Henri Lefebvre. Voir Don Mitchell, *The Right to the City : Social Justice and the Fight for Public Space*, New York, Guilford Press, 2003 ; Henri Lefebvre, *Le Droit à la ville*, Paris, Anthropos, 1968, t. I.

(2) George Sanchez, *Becoming Mexican-American : Ethnicity, Culture, and Identity in Chicano Los Angeles, 1900-1945*, New York, Oxford University Press, 1993, p. 90.

ainsi qu'elle a accès à la voiture familiale et se rend régulièrement à la plage après l'école ou le dimanche après l'église³.

Néanmoins, Verna Williams ne peut pas se rendre sur n'importe quelle plage. Elle doit se contenter de l'Inkwell, une plage publique située au sud de Santa Monica que les Noirs commencent à fréquenter dans les années 1910, et de Bruce's Beach à Manhattan Beach, un terrain littoral privé acheté en 1912 par les Bruce, un couple d'Afro-Américains qui y tiennent un dancing et un établissement de bains. L'existence de plages noires n'a rien d'exceptionnel : on les trouve dans d'autres grandes villes littorales comme à Chicago où, dans la première moitié du siècle, les Noirs se rendent sur la plage de la 26^e rue⁴. Dans les villes du Sud, il n'est pas rare que les Afro-Américains n'aient même pas accès à la plage, comme c'est le cas à Daytona Beach en Floride⁵.

À Los Angeles, les frontières raciales sur la plage apparaissent donc dès les années 1910 mais c'est dans les années 1920 qu'elles sont imposées par la force et l'intimidation : pendant cette période, plusieurs actes racistes sont perpétrés sur la côte, tandis que des associations de propriétaires sont créées dans le but précis d'empêcher l'installation ou la venue d'Afro-Américains dans les quartiers littoraux de manière à garantir la croissance des valeurs immobilières⁶. Pour comprendre le renforcement des barrières raciales sur la côte, il faut faire appel à la fois à l'échelle nationale et à l'échelle locale. Au regard de l'histoire nationale de la ségrégation des littoraux, les années 1920 constituent, de manière générale, un moment critique. C'est également durant cette

(3) Entretien avec V. Williams, cassette tape 1, side A, Oral History Project, Los Angeles Public Library.

(4) A. Diamond, *Mean Streets...*, *op. cit.*, p. 96.

(5) Gary Mormino, *Land of Sunshine, State of Dreams : A Social History of Modern Florida*, Gainesville, University Press of Florida, 2008, p. 310.

(6) Voir par exemple *Los Angeles Times*, 9 juin 1922, p. 14.

décennie que la ville balnéaire d'Atlantic City entreprend de délimiter une plage pour les Noirs à la suite de plaintes des propriétaires d'hôtel qui affirment que leur présence n'est pas bonne pour les affaires¹. De fait, la période voit l'arrivée dans les stations balnéaires d'Afro-Américains de la classe moyenne et d'ouvriers blancs, ce qui bouscule les habitudes des classes moyennes blanches et génère une certaine hostilité à l'égard des nouveaux venus². La rigidification des barrières raciales sur la baie de Santa Monica s'inscrit dans ce mouvement général. Mais il faut également prendre en compte l'histoire démographique spécifique de Los Angeles dans les années 1920 : face à l'arrivée d'un nombre important d'Afro-Américains dans le cadre de ce que les historiens appellent la « première grande migration », et au gré de l'installation d'Américains venant du Sud et porteurs des valeurs Jim Crow, la ségrégation gagne du terrain³. Enfin, les résistances au loisir noir sur les plages émergent dans le contexte du boom immobilier du littoral de la ville et de la vague de privatisation de la côte. En effet, une dizaine de clubs de plage privés sont fondés dans un espace restreint au cours des années 1920⁴. L'Inkwell, qui était auparavant relativement isolé, se retrouve au beau milieu de cette agitation quand, entre 1924 et 1926, trois clubs s'installent à proximité. Or, le caractère élitiste de ces institutions est directement remis en question par la présence, à quelques mètres à peine, d'Afro-Américains arborant le dernier maillot de bain à la mode.

(1) Bryant Simon, *Boardwalk of Dreams : Atlantic City and the Fate of Urban America*, Oxford, Oxford University Press, 2006, p. 39.

(2) Cindy Aron, *Working at Play : A History of Vacations in the United States*, Oxford, Oxford University Press, 1999, p. 207.

(3) D. Flamming, *Bound for Freedom...*, *op. cit.*, p. 90.

(4) Sur ces phénomènes, voir Elsa Devienne, « Des plages dans la ville : une histoire sociale et environnementale du littoral de Los Angeles, 1920-1972 », thèse de doctorat en histoire, Paris, École des hautes études en sciences sociales (EHESS), 2014.

La seconde moitié des années 1920 voit par conséquent l'espace littoral accessible aux Noirs se contracter, et les Afro-Américains subir deux échecs cuisants sur la côte. D'une part, le Pacific Beach Club, un club de plage privé luxueux fondé pour et par l'élite noire de la région et situé au sud de Los Angeles, est détruit quelques mois avant son ouverture officielle, en janvier 1926, par un incendie d'origine criminelle⁵. D'autre part, Bruce's Beach doit fermer un an plus tard lorsque la ville annonce qu'elle souhaite y construire un parc municipal⁶. Comme l'indique les multiples agressions subies par le couple Bruce au cours des années précédentes, le projet est un prétexte pour mettre un terme à leurs activités commerciales. Ce n'est cependant pas tout à fait la fin de Bruce's Beach. La plage est un lieu de rassemblement de la population noire, que l'établissement de bains des Bruce soit fermé ou non. Par conséquent, les Afro-Américains continuent de s'y rendre pendant l'été. Le 4 juillet 1927, Elizabeth Cathley, une jeune Afro-Américaine âgée de dix-neuf ans et étudiante à l'University of California at Los Angeles (UCLA), est arrêtée par deux policiers sur la plage alors qu'elle se baigne⁷. Selon le principal journal noir de la ville, le *California Eagle*, aucun Noir n'avait été arrêté à cet endroit jusque-là. La réaction de la branche locale de l'Association nationale pour la promotion des gens de couleurs (National Association for the Advancement of Colored People, NAACP) est immédiate : il n'est pas question que les Noirs soient traités sur les plages de Los Angeles comme ils le sont dans le Sud. Quelques jours plus tard, un *swim-in* est organisé par une dizaine de baigneurs afin de protester contre les pratiques de la police de Manhattan Beach⁸. Les baigneurs sont arrêtés

(5) *California Eagle*, 22 janvier 1926, p. 1.

(6) *California Eagle*, 13 mai 1927, p. 2.

(7) *California Eagle*, 8 juillet 1927, p. 1.

(8) D. Flamming, *Bound for Freedom...*, *op. cit.*, p. 272-273.

par la police mais l'événement s'avère finalement être une victoire pour les militants : quelques jours plus tard, le conseil municipal de Manhattan Beach remet à disposition la plage au public et affirme qu'elle sera désormais ouverte à tous les baigneurs, quelle que soit leur couleur de peau.

Selon l'historien Douglas Flamming, la décision de la ville de Manhattan Beach reflète le caractère imprévisible de la ségrégation raciale en Californie du Sud. En réalité, elle témoigne surtout du fait que la ségrégation n'y est pas le produit de prescriptions légales, mais plutôt des pressions exercées au quotidien par les propriétaires et les élites économiques locales sur la police et les Afro-Américains eux-mêmes. Forcé de prendre une position à la suite de l'arrestation des baigneurs noirs, le conseil municipal n'a pas d'autre choix que de s'aligner sur le quatorzième amendement de la Constitution des États-Unis, qui garantit en théorie l'accès des espaces publics à tous les Américains. Mais cela ne veut pas dire que les habitants vont s'y plier. Selon Douglas Flamming, après cette décision, « les restrictions raciales ne sont en général plus imposées sur les plages publiques ¹ ». Cette interprétation ne tient pas compte des multiples indices qui montrent que si les arrestations cessent après 1927, ce n'est pas le cas du harcèlement, ni des formes de ségrégation sur le rivage. La nuit du 18 octobre 1927, des membres du Klu Klux Klan mettent ainsi feu à la maison d'un couple noir qui vit à Manhattan Beach ². La date de 1927 ne constitue donc pas une rupture fondamentale dans l'histoire de l'accès des Afro-Américains aux plages de la ville : elle vient simplement entériner le fait que l'exclusion des Noirs est pratiquée de manière officielle par les habitants et propriétaires blancs

du littoral. Par la suite, les baigneurs noirs sont plus audacieux dans leurs revendications, mais ils continuent de rencontrer des obstacles à leurs tentatives de profiter des plaisirs balnéaires et, symboliquement, d'occuper pleinement la ville et ses espaces publics.

Des tactiques et des publics différents

Dans les années 1930, les Noirs continuent de réclamer leur droit de profiter des plages de la région. Le littoral attire aussi bien les Afro-Américains de la classe moyenne que les jeunes de la classe ouvrière. Ces deux groupes opèrent toutefois selon des tactiques très différentes lorsqu'ils revendiquent leur « place au soleil ».

Dans les années 1930, l'élite noire tente d'obtenir un accès à la plage par le biais d'une tactique désormais traditionnelle : le club de plage privé. Malgré les échecs du Pacific Beach Club en 1926 et de Bruce's Beach en 1927, un groupe d'hommes d'affaires noirs tente à nouveau sa chance en 1939 à Hermosa Beach. Les Afro-Américains peuvent être optimistes : au cours des années 1930, un grand nombre de clubs de plage doivent fermer car, dans le contexte de la grande dépression, peu de gens peuvent se permettre d'avoir un abonnement à un club. Le Surf and Sand Club constitue une opportunité particulièrement alléchante. Le club fonctionne à perte pendant les années 1930 avant d'être définitivement fermé. En 1939, le gérant du bâtiment, Frank A. Garbutt, est approché par deux bailleurs potentiels : l'Agence nationale pour la jeunesse (National Youth Administration, NYA), une organisation fondée par le gouvernement en 1935 dans le but d'aider les jeunes à survivre pendant la dépression, et un groupe d'hommes d'affaires noirs qui souhaitent y établir un club de plage privé³. Garbutt accepte la

(1) *Ibid.*, p. 275.

(2) *California Eagle*, 28 octobre 1927, p. 1.

(3) *Los Angeles Examiner*, 15 janvier 1939.

proposition de la NYA et, en janvier 1939, deux cents jeunes filles et jeunes garçons emménagent dans le luxueux bâtiment situé sur la plage. Néanmoins, avant même leur arrivée, les propriétaires de Hermosa Beach organisent une campagne de protestation contre l'établissement de la NYA dans leur ville, alléguant que « la valeur de leurs propriétés dépend du caractère huppé des alentours ¹ ».

La réponse de Frank A. Garbutt est cinglante : quelques jours plus tard, il fait paraître une déclaration condamnant l'attitude égoïste des propriétaires de Hermosa Beach et affirmant qu'il envisage, dans le cas où la NYA serait forcée de quitter les lieux, de louer le bâtiment à un groupe d'Afro-Américains. Sa déclaration fournit un certain nombre d'indices sur le climat racial délétère qui persiste dans les villes littorales au cours des années 1930 : « Il y a quelques années, quand quelques personnes de couleur se sont installées à Hermosa Beach, les citoyens de la ville respectueux de la loi les en ont chassés (ils s'en sont vantés auprès de moi) par la force et les menaces ². » La réponse de l'association des propriétaires ne se fait pas attendre : selon eux, Garbutt agit en maître chanteur ³. De fait, Garbutt sait pertinemment que les habitants de Hermosa Beach, s'ils sont forcés de choisir, choisiront la NYA. Le Surf and Sand Club est finalement vidé de ses locataires en août 1939 lorsque le bail du gouvernement prend fin. Les habitants de Hermosa Beach ont gagné : le bail n'est pas renouvelé. Par ailleurs, le projet d'un club noir ne se matérialise pas. Il reste à l'état de menace, brandie en cas de besoin.

Si l'épisode du Surf and Sand Club nous renseigne sur les aspirations et les stratégies des classes moyennes afro-américaines, il ne

nous dit que peu de chose des relations interraciales au quotidien sur les plages. La bagarre qui explose sur la plage de Santa Monica en 1940 est l'un des rares épisodes de violence interraciale qui fasse l'objet d'une couverture médiatique et nous donne ainsi un aperçu de la manière dont les jeunes Afro-Américains de statut social plus modeste revendiquent leur « droit à la plage ». Le samedi soir du 25 août 1940, un groupe de jeunes Noirs membres du chœur de l'église de Pleasant Hill vient faire un pique-nique sur la plage de Santa Monica. Vers minuit, le groupe se rend sur le fameux Ocean Park Pier, une jetée en bois construite au début du siècle et où les baraques foraines et les montagnes russes attirent une foule de jeunes et d'ouvriers à la recherche de sensations fortes. Le déroulement exact des événements est, à partir de ce moment-là, peu clair. Selon le *Los Angeles Sentinel*, un quotidien noir de la ville, deux jeunes Blancs auraient attaqué un garçon noir. Selon le journal local de Santa Monica, des échanges d'insultes auraient eu lieu ⁴. Quoi qu'il en soit, en l'espace de quelques minutes une bagarre commence opposant plus d'une centaine de jeunes, Blancs et Noirs. Une dizaine d'officiers de police de Santa Monica sont nécessaires pour disperser la foule et mettre fin à ce que le journal local de Santa Monica appelle déjà une « émeute ». La couverture médiatique de la bagarre indique qu'il ne s'agit pas d'un épisode isolé. Pour le *Los Angeles Times*, l'incident est le produit d'une « inimitié en gestation depuis longue date ⁵ ». Pour le journal noir, il ne fait aucun doute que cette bagarre est un épisode de plus dans une campagne menée depuis plusieurs années par les villes littorales pour empêcher les Noirs de se rendre sur le littoral : « La vérité, c'est qu'il

(1) *Los Angeles Examiner*, 8 janvier 1939.

(2) *Los Angeles Examiner*, 13 janvier 1939.

(3) *Los Angeles Examiner*, 16 janvier 1939.

(4) *Los Angeles Sentinel*, 29 août 1940, p. 1 ; *Evening Outlook*, 26 août 1940, p. 7.

(5) *Los Angeles Times*, 26 août 1940, p. 1.

y a une tentative systématique depuis quelques années de priver les Noirs de leur droit d'utiliser les plages. Cette tentative est menée avec la bénédiction et la coopération actives des élus locaux¹. » Le *Sentinel* attaque en particulier le rôle passif de la police qui, lors de cette bagarre, mais également en d'autres occasions, a laissé des groupes de jeunes Blancs s'en prendre aux Noirs qui s'aventurent sur la plage.

Les années 1930 sont donc marquées par de nombreux épisodes de tensions raciales dont la presse ne rend compte que si la violence devient collective. La bagarre de 1940 indique que ces épisodes se produisent lorsque les Noirs mettent le pied sur un espace particulièrement convoité du littoral. Les choristes de Pleasant Hill ne sont pas inquiétés pendant leur pique-nique sur la plage : c'est seulement lorsqu'ils arrivent dans la zone foraine d'Ocean Park qu'ils rencontrent l'hostilité des Blancs. Par ailleurs, les acteurs historiques qui prennent part à ces événements, en particulier du côté des Blancs, semblent être majoritairement des jeunes gens de moins de vingt ans qui vivent à Venice ou à Ocean Park, c'est-à-dire à proximité immédiate de la plage. À la même période, à Chicago, des groupes de jeunes Blancs tentent également, par la force, d'exclure les Noirs des parcs et des plages de leurs quartiers afin d'en préserver la « blancheur² ». Pour l'historien Andrew Diamond, ces altercations reflètent le caractère territorial des identités raciales en ville et la centralité des jeunes dans la construction de ces identités. De la même manière, à Los Angeles, les jeunes Blancs des quartiers ouest imposent une sorte de ségrégation raciale informelle des rivages, sous le regard passif des autorités : les Afro-Américains, en particulier ceux qui viennent de l'est, sont tolérés sur la plage, mais ils n'ont

pas le droit aux zones foraines, et surtout pas le samedi soir, lorsque les jeunes hommes sont en compétition pour attirer l'attention des filles.

L'échec du Surf and Sand Club et la bagarre de 1940 indiquent que, si la ségrégation légale n'est plus de mise sur les plages, les formes de ségrégation informelle sont multiples et contiennent d'exclure les Noirs de la baie pendant les années 1930 et 1940. Néanmoins, au début des années 1940, les jeunes Noirs deviennent de plus en plus impatients face à ces actes d'intimidation. Le harcèlement dont ils sont victimes n'est plus subi : désormais, chaque coup est rendu.

Les émeutes du zoot-suit

La Seconde Guerre mondiale joue un rôle fondamental dans cette dynamique : les Afro-Américains sont prêts à payer le prix du sang sur les fronts européen et Pacifique, mais le gouvernement doit donner des gages d'une amélioration de la situation des Noirs. Les campagnes menées à l'échelle nationale pour réclamer du gouvernement qu'il s'engage en faveur de l'embauche des Afro-Américains dans les usines de guerre ont beaucoup de succès et contribuent à renforcer la détermination des jeunes face aux injustices subies au quotidien. Simultanément, la naissance, au début des années 1940, d'une sous-culture du *zoot-suit* portée par de jeunes Noirs et Latinos dans les grandes villes états-uniennes participe de leur radicalisation. Les *zoot-suiters* se reconnaissent à leurs costumes exagérément amples aux couleurs vives, et à leurs chapeaux à large visière. En refusant de se soumettre aux restrictions sur le tissu imposées par la guerre, les *zoot-suiters* affichent aux yeux de tous leur rejet des formes convenues du patriotisme³.

(1) *Los Angeles Sentinel*, 29 août 1940, p. 1.

(2) A. Diamond, *Mean Streets...*, *op. cit.*

(3) Sur ce sujet, voir, entre autres, Stuart Cosgrove, « The Zoot-Suit and Style Warfare », *History Workshop*, 18, automne 1984, p. 77-91 ; Robin Kelley, *Race Rebels : Culture, Politics*,

Les *zoot-suïters* font une entrée fracassante sur la scène médiatique pendant l'été 1943, quand trois émeutes raciales éclatent à Los Angeles, Detroit et New York. Ces trois émeutes ont plusieurs points en commun : ce sont des militaires blancs qui agressent des *zoot-suïters* et, dans les trois cas, les violences débutent dans des espaces de loisirs.

L'émeute de Los Angeles a donné lieu à de nombreuses interprétations. Eduardo Pagán a montré que l'émeute est liée à la construction d'un centre de formation pour les marins blancs au beau milieu des quartiers ouvriers mexicains à l'est de la ville¹. L'émeute a aussi été mise en relation avec le climat racial extrêmement tendu qui règne à Los Angeles pendant la guerre. Mais les historiens se contentent généralement de relater l'émeute depuis le centre-ville, sans prendre en compte le fait qu'avant et après l'émeute, une série d'altercations et de rassemblements hostiles ont lieu sur la plage. Prendre en compte ces événements permet de recontextualiser l'émeute dans le temps long des rivalités spatiales qui opposent les jeunes Blancs et les minorités raciales de la ville.

Le 10 mai 1943, quelques semaines avant les émeutes, des centaines de marins, de militaires et de lycéens blancs se rassemblent sur le Lick Pier à la frontière entre Santa Monica et Venice dans le but de venger la prétendue mort d'un marin aux mains d'un *zoot-suïter*. La police ne parvient pas à dissiper la foule et une bataille générale éclate. Vingt et un *zoot-suïters*, âgés de dix-huit à vingt-sept ans, et dont la grande majorité sont d'origine mexicaine,

sont arrêtés². Le samedi soir suivant, la police reçoit une information selon laquelle les *zoot-suïters* se rendent à la plage pour se venger des arrestations de la semaine passée. Une centaine d'entre eux sont interpellés et sont renvoyés chez eux par la police³. Le 25 juin, alors que l'émeute est terminée dans les quartiers de l'Est, une bagarre éclate sur la plage de Santa Monica entre un groupe de jeunes Blancs et un groupe de Mexicains-Américains. Une foule de quatre cents personnes prend part aux hostilités⁴. Or, ces derniers, qu'ils soient blancs ou mexicains, sont en grande majorité originaires du Westside.

La prise en compte de ces incidents dans le récit des événements permet, d'une part, de complexifier la géographie de l'émeute et, d'autre part, de renouveler notre vision de ses acteurs et de ses enjeux. En effet, contrairement aux incidents des quartiers centraux et de l'Est qui impliquent des marins stationnés temporairement au centre d'entraînement de la marine situé au nord de Downtown et qui sont donc étrangers aux rivalités spatiales pré-existantes dans la ville, les participants aux incidents qui éclatent sur les plages de la baie sont des habitants des quartiers de l'Ouest. Par conséquent, les émeutes du *zoot-suït* ne sont pas seulement la conséquence de l'introduction de milliers de marins dans la ville : elles s'inscrivent dans la continuité des conflits très locaux autour des zones foraines littorales qui opposent, depuis les années 1930, des groupes de jeunes Angelinos issus de communautés ethniques et raciales différentes. Toutefois, les violences qui éclatent pendant les émeutes du *zoot-suït* diffèrent de plusieurs manières de la bagarre d'août 1940 : d'une part, elles concernent un nombre beaucoup plus important de jeunes et elles engendrent des dégâts

and the Black Working Class, New York, The Free Press, 1994, p. 162-181 ; Kathy Peiss, *Zoot Suit : The Enigmatic Career of an Extreme Style*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2011 ; Luiz Alvarez, *The Power of the Zoot : Youth Culture and Resistance during World War II*, Berkeley, University of California Press, 2008.

(1) Eduardo Pagán, « Los Angeles Geopolitics and the Zoot Suit Riot, 1943 », *Social Science History*, 24 (1), printemps 2000, p. 223-256.

(2) *Evening Outlook*, 10 mai 1943, p. 7.

(3) *Evening Outlook*, 17 mai 1943, p. 7.

(4) *Evening Outlook*, 26 juin 1943, p. 1.

considérables ; d'autre part, elles impliquent des Mexicains-Américains qui se battent aux côtés des Noirs.

Mexicains-Américains et Asiatiques

L'émeute du *zoot-suit* met au jour le fait que l'exclusion sur les rivages touche aussi les Mexicains-Américains. À l'issue de la bagarre du 10 mai 1943, le jeune Mexicain-Américain Alfred Barela est arrêté avant d'être sermonné par le juge chargé de son cas. Quelques jours plus tard, Barela adresse à ce dernier une lettre passionnée dans laquelle il dénonce le traitement des Mexicains-Américains : « Nous sommes fatigués d'être bousculés. Nous sommes fatigués d'entendre qu'on ne peut pas aller voir tel spectacle ou aller dans tel *dance-hall* parce qu'on est des Mexicains et qu'on n'a pas intérêt à montrer le bout de notre nez sur la plage¹. » La lettre indique que ces pratiques de harcèlement existent depuis longtemps dans la baie (les Mexicains-Américains sont « fatigués » de ces pratiques), mais il y a fort à parier que cette ségrégation était moins systématique avant les années 1940. En effet, lors de son arrestation à Manhattan Beach le 4 juillet 1927, Elizabeth Cathley, raconte qu'elle nageait en compagnie de « Japs, de Mexicains et de Blancs² » qui, eux, ne sont pas inquiétés par la police. Par ailleurs, de très nombreuses photographies des collections de la bibliothèque de la ville de Los Angeles datant des années 1930 représentent des familles ou des jeunes femmes mexicaines-américaines posant avec plaisir sur diverses plages de Los Angeles³. Dans les années 1940, la visibilité croissante de la deuxième génération de Mexicains nés aux États-Unis et leurs tenues provocantes contribuent

à attiser l'hostilité des Blancs à l'égard de ces derniers. Il faut donc établir une distinction au sein de la population mexicaine-américaine : si les familles et les adultes portant des tenues respectables peuvent en général avoir accès aux rivages sans problème, le risque d'entrer en confrontation avec des Blancs est beaucoup plus élevé pour les jeunes de la deuxième génération, surtout s'il s'agit de garçons en bande et portant des vêtements larges.

Les sources sont rares en ce qui concerne la présence des Asiatiques sur les plages. Quelques indices indiquent qu'ils ont également l'opportunité d'en profiter. Lors de l'arrestation d'Elizabeth Cathley, plusieurs Japonais sont ainsi présents dans l'eau. La caricature de l'arrestation que publie le *California Eagle* quatre jours plus tard dénonce en particulier l'injustice de traitement entre les Noirs, qui sont « des citoyens qui paient des impôts » et les Japonais, « ces étrangers qui ne paient pas d'impôts » mais peuvent bénéficier de l'océan sans être inquiétés⁴. La colère du journal noir se trouve, dans ce cas, dirigée à la fois contre le racisme des Blancs et contre le traitement de faveur accordé aux Japonais. En effet, si les Japonais ne peuvent pas obtenir la nationalité américaine⁵, la racialisation moins intense dont ils font l'objet signifie qu'ils ont accès à des espaces de loisirs interdits aux Noirs.

Les différences de traitement entre les Noirs, les Mexicains-Américains et les Asiatiques soulignent donc d'abord la place spécifique qu'occupent les Noirs dans le régime racial de la ville. Mais si les Noirs sont les premières victimes de la ségrégation, ils sont aussi ceux qui possèdent le plus de ressources pour la combattre de front. La population noire de Los Angeles est importante et, point crucial, elle comprend

(1) Cité dans G. Sanchez, *Becoming Mexican-American*, *op. cit.*, p. 207.

(2) *California Eagle*, 8 juillet 1927, p. 1.

(3) Voir en particulier la collection « Shades of LA », Los Angeles Public Library.

(4) *California Eagle*, 8 juillet 1927, p. 5.

(5) Les Japonais n'avaient pas la possibilité de devenir citoyens en vertu de la loi de naturalisation de 1790 qui n'autorisait que les personnes de race blanche à en faire la demande.

une classe moyenne conséquente, prête à revendiquer ses droits.

Des espaces semi-intégrés dans l'après-guerre

Dans l'après-guerre, la situation est à la fois plus complexe (la population noire augmente très fortement avec la « deuxième grande migration », c'est-à-dire l'arrivée en masse d'Afro-Américains du Sud attirés par les emplois dans les usines d'armement de la région), et plus contrastée. Si les plages de Los Angeles restent très majoritairement fréquentées par les Blancs et si elles sont, dans les représentations produites par Hollywood ou dans les magazines et les romans, l'incarnation même de la blancheur (*whiteness*), l'accès au littoral des minorités raciales est néanmoins beaucoup moins contesté que dans le reste des États-Unis où les *swim-ins* organisés sur les plages du Sud et du Midwest donnent lieu à des altercations sanglantes. L'intégration raciale relativement pacifiée du littoral explique en partie le fait que la plupart des plages de la région, à l'exception de Venice Beach, ne sont pas associées à la violence et à la criminalité comme c'est le cas pour de nombreux parcs, piscines et plages du pays à partir des années 1950 et surtout dans les années 1960 et 1970¹. Cela signifie aussi que les pratiques de ségrégation raciale à Los Angeles sont plus subtiles, voire invisibles.

Jusque dans les années 1960, il existe bel et bien des plages « blanches », c'est-à-dire des plages fréquentées presque uniquement par des Blancs. Sans surprise, il s'agit des plages les plus huppées, celles qui sont associées aux stars du cinéma comme Malibu ou Santa Monica, au

nord de la baie. Par exemple, Roadside Beach, une plage située au nord de Santa Monica, est le point de rendez-vous de tous les étudiants blancs de la ville. Ceux de UCLA, en particulier, « ignorent les intrus » et s'arrogent un mur construit le long de la plage : selon le magazine *Life*, il s'agit de « leur mur "privé"² ». C'est aussi sur les plages au nord de la jetée, où sont installés des filets de volley-ball, qu'une petite communauté de volleyeurs blancs se retrouve régulièrement³. La présence de ces groupes sociaux définis (lycéens, étudiants, etc.) et leurs logiques territoriales participent de la définition de cet espace comme lieu de sociabilité blanc.

Au sud de la baie, la situation est moins uniforme, en particulier aux alentours du site de Muscle Beach, un espace de pratique sportive et de spectacles acrobatiques situé sur la plage de Santa Monica. En effet, certains *bodybuilders* d'origine mexicaine-américaine ont le privilège de monter sur le podium des concours de Mister Muscle Beach. Les photographies prises dans les années 1950 des foules réunies lors des spectacles qui y sont organisés indiquent également que cet espace est relativement intégré. Autour de l'estrade en bois sur laquelle les athlètes se donnent en spectacle, se presse une foule très diverse, aussi bien du point de l'âge que des origines ethnoraciales. Les clichés de George Tate, un jeune étudiant de photographie texan qui découvre Los Angeles dans les années 1950, permettent ainsi de distinguer des Asiatiques et des Noirs, dont certains sont également dotés d'appareils photographiques, parmi le public⁴. Pour quelqu'un comme Sandra Odor, qui se

(2) *Life*, 1^{er} avril 1940, p. 26.

(3) Charles Stapleton, « Recreation and Its Problems on the Santa Monica-Venice Shoreline, Southern California », Master (M.A.) en géographie, University of California at Los Angeles, 1952, p. 61.

(4) Voir notamment la collection George Tate Santa Monica History Museum.

(1) Voir V. Wolcott, *Race, Riots, and Roller Coasters, op. cit.* ; pour Central Park, voir Roy Rosenzweig et Elizabeth Blackmar, *The Park and the People : A History of Central Park*, Ithaca, Cornell University Press, 1998, p. 481.

souvent, adolescente, de ses journées passées à Muscle Beach, cette plage était le seul endroit où elle pouvait voir des Noirs dans sa vie quotidienne¹. En effet, en comparaison de la banlieue dans laquelle elle habite, Burkank, où, en 1950, on compte seulement cent quarante et une personnes non blanches (soit 0,02 % de la population²), Muscle Beach constitue bel et bien un lieu de diversité raciale.

Plus au sud, la plage de l'Inkwell demeure un espace de rassemblement informel pour les Noirs jusque dans les années 1950 mais, à la fin de la décennie, son existence est remise en cause. À la faveur des lois de déségrégation passées au niveau fédéral, la persistance de cette ségrégation informelle commence à gêner certains habitants et élus locaux. Par ailleurs, dans le cadre de la modernisation des plages, l'Inkwell pose un problème : elle reflète un ordre racial associé au passé et elle singularise un lieu, alors que l'objectif est d'homogénéiser le paysage littoral. En un mot, elle ne correspond pas à l'idéal de « modernité » qui guide l'aménagement des plages. Or, en 1958, une gigantesque zone de stationnement est aménagée à proximité immédiate de l'Inkwell³. La coïncidence est troublante et mérite d'être interrogée. Cette construction a sans doute pour effet d'attirer un grand nombre d'Angelinos blancs non locaux, qui ne connaissent pas la réputation de cette plage. L'arrivée de nouveaux baigneurs motorisés contribue ainsi à effacer l'histoire particulière de l'Inkwell et à faire de la plage historique des Noirs de Los Angeles, une plage comme les autres. Paradoxalement, dans les années 1950, l'existence de plages ségréguées n'est plus acceptable pour les municipalités littorales qui, jusque-là, avaient fermé les yeux

sur les violences à l'égard des Noirs qui s'aventuraient en dehors de l'Inkwell.

D'autres indices viennent confirmer notre interprétation de la décision de 1958 de construire un parking sur cette plage. La même année, l'entrepreneur noir Silas C. White se voit refuser le droit d'ouvrir un club de plage privé réservé aux Noirs, le club Ebony, au nord de l'Inkwell. La ville affirme alors vouloir utiliser son pouvoir d'expropriation afin de détruire le bâtiment en question et y construire un espace de stationnement. Le contentieux mène les deux parties au tribunal. Selon White, la décision de la ville est indéniablement discriminatoire : des terrains en face de l'établissement sont disponibles ; par ailleurs, le bâtiment est inoccupé depuis 1944 et n'avait jusque-là jamais attiré l'attention de la mairie⁴. Il est indéniable que l'ouverture d'un club noir à cet emplacement aurait donné lieu à une fréquentation encore plus massive de l'Inkwell par des baigneurs noirs. En d'autres termes, le club risque de pérenniser des pratiques informelles de ségrégation incompatibles avec le visage moderne que souhaite projeter Santa Monica. Le procès donne finalement raison à la ville, qui rachète l'établissement vide et y fait construire un minuscule parking, dont l'utilité semble plus que douteuse⁵. Dans le cas de l'Inkwell comme dans celui du club Ebony, la construction d'un parking est utilisée par la ville comme un outil de sélection et de répartition spatiale du public de plage. L'objectif est d'effacer les dernières traces ostensibles de la ségrégation raciale et de limiter l'afflux de l'élite noire sur les plages.

Ces stratégies d'exclusion ou de division de l'espace, qu'il s'agisse de l'appropriation d'un espace par un groupe de Blancs ou de l'aménagement d'une zone de stationnement, sont

(1) Entretien avec l'auteure le 27 mars 2012.

(2) Voir les chiffres du recensement disponibles en ligne : <http://www.census.gov/prod/www/decennial.html> (6 août 2014).

(3) *Los Angeles Times*, 5 mai 1957, p. 1-10.

(4) *Los Angeles Times*, 27 août 1958, p. 21.

(5) *Evening Outlook*, 27 novembre 1959, p. 1.

subtiles et garantissent par conséquent la coexistence relativement pacifique des différents groupes raciaux et ethniques sur le littoral. Contrairement aux rivages du Sud et du Midwest qui font l'objet d'âpres batailles, le littoral de la ville est préservé de la violence.

La plage du ghetto

Dans les années 1950 et 1960, la fréquentation des plages augmente rapidement. L'inauguration d'une nouvelle autoroute urbaine en 1966, reliant la plage de Santa Monica aux quartiers de l'Est, accentue cette hausse. Parmi les nouveaux baigneurs qui viennent profiter du rivage, on compte un nombre important de Noirs qui habitent le Sud-Est de Los Angeles et pour qui la plage est désormais plus accessible¹. Dans les années 1970, l'arrivée massive d'immigrants venus d'Amérique latine et d'Asie dans la région contribue à diversifier encore davantage le public. Autre mutation majeure : les baigneurs non blancs sont désormais répartis sur l'ensemble des plages. Il devient de plus en plus difficile de distinguer les plages « blanches » des plages racialement plus diverses. Parallèlement à ces évolutions, la hausse de la criminalité dans les villes états-uniennes devient « un dilemme national »². La Californie du Sud présente un tableau particulièrement sombre avec des taux d'homicides et de crimes violents parmi les plus élevés du pays. Plusieurs sources indiquent que ces transformations affectent le regard des autorités sur le littoral. Dans le discours des sauveteurs en mer et des policiers interrogés par un sociologue de UCLA, l'anthropologue Robert Edgerton, qui mène une enquête avec ses étudiants sur la

plage de Santa Monica en 1972, l'ouverture de l'autoroute constitue une charnière. Dans son étude publiée sous forme d'ouvrage en 1975, Edgerton affirme que c'est à compter de cette date que « l'atmosphère de la ville » fait son « intrusion » sur le sable³. Autrement dit, la perception de la plage en tant qu'environnement dangereux est inextricablement liée à la visibilité croissante des minorités raciales sur le sable.

À partir du milieu des années 1960, la surveillance des plages devient plus intense et de nouvelles stratégies de maintien de l'ordre sont mises en place. Ainsi, à Malibu on met sur pied en 1966 des équipes de bénévoles qui parcourent les plages à cheval⁴. En 1974, des unités de police qui patrouillent les plages en jeep sont également mises en place dans le comté⁵. Mais tous les baigneurs ne sont pas soumis au même degré d'attention. Dans le discours des sauveteurs en mer, il existe une distinction claire entre, d'un côté, les « habitués de la plage » (*beach people*), et de l'autre, les « gens des centres-villes » (*people from the inner cities*)⁶. Dans le contexte de l'après-guerre et du renforcement des ghettos dans les centres anciens, ces expressions sont fortement racialisées : les « gens de la plage » sont nécessairement blancs et l'expression les « gens des centres-villes » fait indubitablement référence aux Noirs et aux Latinos. Ce langage codé s'accompagne d'un discours sur le rapport de ces différents groupes à la plage et sur leur comportement sur le sable, jugé plus ou moins adapté. Les « habitués de la plage », auxquels les sauveteurs en mer s'identifient, connaissent bien le littoral et l'océan : ils « aiment vraiment

(1) Woodrow Nichols, « A Spatio-Perspective Analysis of the Effect of the Santa Monica and Simi Valley Freeways on Two Selected Black Residential Areas in Los Angeles County », thèse de doctorat en géographie, University of California at Los Angeles, 1973, p. 73.

(2) *Los Angeles Times*, 13 novembre 1965, p. B4.

(3) Robert Edgerton, *Alone Together : Social Order on an Urban Beach*, Berkeley, University of California Press, 1979, p. 51.

(4) *Los Angeles Times*, 13 novembre 1966, p. WS1.

(5) R. Edgerton, *Alone Together*, op. cit., p. 50-55.

(6) *Ibid.*

la plage et la respectent »¹. Au grand regret des sauveteurs, ils sont de moins en moins nombreux. Inversement, les sauveteurs ont l'impression que le nombre de Noirs et de Latinos qui se rendent sur les plages augmente : la plage est en train de devenir « un terrain de jeu pour les gens des centres-villes », conclut Robert Edgerton.

Si les « habitués de la plage » constituent le public traditionnel du littoral, les « gens des centres-villes » sont perçus comme des intrus incapables de bien se comporter sur la plage. Par conséquent, les sauveteurs en mer surveillent de manière plus intense les baigneurs non blancs, dont ils soulignent le comportement étrange et dangereux. Ce sont particulièrement les Latinos qui suscitent des inquiétudes. On remarque qu'ils se rendent généralement à la plage en famille, armés de glacières, de radios et de barbecues, ou encore qu'ils se baignent tout habillés et ne savent pas nager. Ces comportements considérés « dangereux » par les autorités rendent les interactions entre les sauveteurs et cette population tendues, voire électriques. Un sauveteur en mer se souvient par exemple d'un après-midi où un groupe de jeunes « Chicanos » sont venus s'asseoir juste en dessous de sa tour et ont passé leur temps à boire des bières². Le dialogue entre baigneurs latinos et sauveteurs est d'autant plus difficile que ces derniers sont très majoritairement blancs. En 1975, l'équipe de Santa Monica compte seulement un Asiatique, un Juif et un Latino³.

L'attention extrême portée aux comportements des baigneurs noirs et latinos s'inscrit dans un processus plus large de « criminalisation des espaces urbains » qui touche

de manière disproportionnée les jeunes Noirs des quartiers sensibles depuis la fin des années 1960 : dans les ghettos noirs, le moindre comportement étrange peut provoquer l'arrestation. Plusieurs historiens soutiennent ainsi que la fin du Mouvement des droits civiques n'a pas détruit le régime Jim Crow, mais a transformé les mécanismes de son inscription spatiale et légale⁵. Toutefois, on aurait tort de regarder seulement du côté des centres urbains en déclin : la plage, joyau de la ville des Anges et temple des surfeurs et volleyeurs blancs, se transforme également en terrain miné pour les jeunes Noirs et Latinos. La force de relégation spatiale du ghetto s'exprime en réalité surtout hors du ghetto : dans un espace historiquement « blanc » comme la plage, les minorités raciales sont des « envahisseurs », des criminels potentiels.

Depuis les années 1970, la peur des gangs continue de dicter le renforcement des dispositifs de sécurité déployés sur la plage. Les relations interraciales sur le sable ne sont pas aussi tendues qu'à Chicago, où North Beach aurait été fermée en 2011 à la suite d'une attaque éclair (*flash mob*) menée par des groupes de jeunes Noirs et Latinos afin de dérober les effets personnels des baigneurs blancs. Toutefois, comme le rappelle l'historien Mike Davis, « il est aujourd'hui virtuellement impossible pour les jeunes Noirs ou Chicanos d'avoir accès à un grand nombre des splendides aires de jeux, plages, et autres lieux de détente de la région⁶ ». Sur les plages californiennes, être

in Postwar American History », *Journal of American History*, 97 (3), décembre 2010, p. 703-734.

(5) Voir en particulier Michelle Alexander, *The New Jim Crow : Mass Incarceration in the Age of Colorblindness*, New York, The New Press, 2010.

(6) Mike Davis, *City of Quartz : Excavating the Future in Los Angeles*, New York, Vintage Books, 1992 ; trad. fr., *id.*, *City of Quartz : Los Angeles, capitale du futur*, trad. de l'angl. par Michel Dartevelle et Marc Saint-Upéry, Paris, La Découverte, 1997, p. 254.

(1) *Ibid.*, p. 51.

(2) *Ibid.*, p. 45.

(3) *Ibid.*, p. 33.

(4) Heather Thompson, « Why Mass Incarceration Matters : Rethinking Crisis, Decline, and Transformation

jeune, mâle et non blanc peut engendrer l'exclusion.

Cette évolution souligne la persistance de formes de ségrégation raciale ou, tout du moins, de surveillance plus intense des minorités raciales dans l'espace public tout au long du 20^e siècle. La déségrégation officielle du littoral en 1927 ne sonne pas l'arrêt des formes d'exclusion informelles. Cet article a notamment mis en avant la manière dont les groupes de baigneurs blancs imposent la barrière raciale par la violence ou par le biais de stratégies territoriales subtiles, tandis que les autorités manient les outils de l'aménagement urbain afin d'empêcher l'installation de clubs privés réservés aux Noirs ou, paradoxalement, afin de faire oublier les traces de la ségrégation, comme c'est le cas pour l'Inkwell dans les années 1950.

S'il est un facteur crucial dans l'évolution des formes de ségrégation sur le littoral de la ville, c'est celui de la visibilité de l'autre racial. La plage, parce qu'elle met en scène les corps plus que n'importe quel autre lieu public, constitue un espace clé dans la préservation et la réaffirmation des hiérarchies raciales. Ainsi, lorsque les corps noirs se font nombreux, et donc plus visibles, sur les plages (notamment pendant la première et la deuxième grande migration) les barrières raciales sont renforcées face à cet afflux d'« intrus » sur les rivages. De même, l'existence d'un club de plage privé réservé aux Afro-Américains, parce qu'il afficherait de manière ostensible le succès de l'élite noire, est une aberration contre laquelle les Angelinos luttent sans répit. Pendant la guerre, les jeunes *zoot-suiters* suscitent des réactions violentes de la part des jeunes Blancs justement parce que leur tenue extravagante les rend plus visibles.

Dans les années 1950 et 1960, c'est à nouveau la visibilité de la minorité noire se rassemblant à l'Inkwell que l'on souhaite atténuer, de peur qu'elle ne fasse du tort à l'image de la ville et, indirectement, aux prix de l'immobilier. Enfin, dans les années 1970, c'est la visibilité des baigneurs des ghettos, singularisés par leurs étranges pratiques balnéaires, qui dérange et suscite l'attention soutenue de la police.

Mais les plages, parce qu'elles représentent l'un des espaces les plus convoités de la ville, forcent les différents groupes ethniques et raciaux à la coexistence. S'il est aisé d'abandonner les piscines (c'est ce que de nombreux Blancs du Sud font lorsqu'elles sont ouvertes aux Noirs), il est plus difficile pour les Blancs de renoncer aux plages de la ville, élément essentiel de l'identité de Los Angeles et creuset des imaginaires régionaux. Dans l'après-guerre, les plages demeurent donc attractives auprès des classes moyennes blanches, mais la ségrégation se réinvente sous d'autres formes.